

MON AMI ROGER BASTIDE

Paul Arbousse Bastide

Il est difficile pour un ami de parler d'un ami. Montaigne avait bien senti que les mots se dérobaient. "Cela ne se peut exprimer qu'en répondant: Par ce que c'estoit lui; par ce que c'estoit moi" et il ajoutait "Il y a, au delà de mon discours, et de que j'en puis dire particulièrement, ne scay quelle force inexplicable et fatale médiatrice de cette union".

Le connaisseur et le critique ont coutume d'associer l'homme et l'oeuvre. Cela va de soi en principe, mais en principe seulement. Quand l'homme est ou a été un véritable ami, la connaissance affective qu'on peut en avoir risque de voiler celle de l'oeuvre. Cette prise directe est perçue comme allant bien plus avant que l'approche discontinue de l'oeuvre, toujours sujette à relectures et à reconsiderations. Qui estime posséder par faveur personnelle la clef d'un sanctuaire n'est pas porté à s'attarder à en dresser l'inventaire.

D'autres, mieux que je n'aurais pu le faire ont parlé des travaux de Roger Bastide. Je voudrais évoquer l'ami pour faire entrevoir l'homme. Qu'on me pardonne si je dois parler un peu de moi.

J'ai rencontré Roger Bastide pour la première fois à Strasbourg au cours des premiers mois de 1919. Il y a de cela 57 ans, plus d'un demi siècle. Notre amitié a commencé au premier jour de cette rencontre. Elle ne s'est jamais relâchée.

Strasbourg, au début de 1919 encore tout proche de l'armistice du 11 novembre 1918 émergeait d'une longue nuit d'inquiétude et d'attente. La joie éclatait sur tous les visages et fleurissait aux fenêtres. Les rues de la ville étaient animées de nombreux soldats encore retenus aux armées, mais définitivement libérés de l'appréhension des combats. Parmi eux, certains bénéficiaient d'avantages exceptionnels.

C'était le cas de ceux qui avaient pu faire la preuve, au moment de leur mobilisation, d'une inscription à un cours préparatoire au concours d'admission à l'École Normale Supérieure. Un Centre d'Études avait été organisé à Strasbourg à leur intention. Ils pouvaient y poursuivre leur préparation au concours d'admission à l'École Normale Supérieure tout en terminant leur service militaire. Nous avions la chance, Roger Bastide et moi-même d'appartenir à ce groupe avec quelque centaines de militaires dont certains étaient officiers ou sous-officiers. Nous logions dans d'anciennes casernes allemandes près du Pont de Kehl sur le Rhin.

Nous menions une vie de casernement dont le libéralisme contrastait avec la discipline du temps de guerre. Nous suivions le cours de jeunes et brillants professeurs, officiers encore sous l'uniforme, temporairement affectés, comme nous, au Centre d'Études de Strasbourg.

L'armistice du 11 novembre 1918 n'avait pas rendu à la vie civile les plus jeunes classes de combattants qui devaient rester "en service" jusqu'aux termes de leurs obligations. Nous étions des étudiants, soldats, plus étudiants que soldats, ravis de retrouver nos études et un peu de liberté, tout en terminant "notre temps". Certains, soit parmi les professeurs, soit parmi les étudiants portaient encore des traces de leurs combats.

D'anciennes fortifications Vauban, proches de nos casernements, nous offraient des sites champêtres avec leurs talus herbeux et leurs fossés en fondrières. Nous en usions, quand le temps s'y prêtait, après les repas ou aux heures de relâche. Nous y venions avec nos camarades d'études plaisanter et discuter. C'est là qu'ont commencé mes entretiens avec Roger Bastide. Sa discrète fantaisie, son humeur malicieuse, son goût du paradoxe toujours judicieux et, parfois, sa ferveur passionnée me conquièrent immédiatement.

Plusieurs circonstances nous rapprochaient. D'abord, nos origines régionales. Nous étions tous deux "du midi". Le parler de mon ami en gardait des intonations enveloppées et légères, mais spécifiques comme les senteurs de thym des garrigues nimoises. Nos noms de famille attestaient de notre appartenance microethnique commune. Sur ce point, j'avais l'avantage d'une redondance onomastique qui touchait à la provocation. Il ne me suffisait pas d'arborer un "Bastide" "bien du midi", le destin m'avait gratifié d'un "Arbousse" qui fleurait l'ail, la courge et les baies sauvages. Cet indiscret bouquet valait bien pour lui une manière de parenté qui nous dispensait par avance de celle qui nous fut tenacement attribuée au Brésil sans autre fondement que notre demie homonymie et l'habituelle convivance où se plaisait notre amitié.

Mais il y avait plus encore. Nous étions tous deux "cévenols", irrécusables descendants de ces "camisards" qui osèrent, pour "raison de conscience" tenir tête à Louis XIV et à ses dragons. Roger Bastide se sentait viscéralement "cévenol". De sa première jeunesse à ses derniers jours il a gardé un attachement profond pour son pays natal et son indissociable symbolique. Il est difficile à un profane d'en imaginer l'étonnante prégnance. Sa dimension majeure n'est

pas la mer comme pour le breton, la tradition comme pour le vendéen, le soleil et les cigales comme pour le provençal. Elle fait corps avec un vif sentiment de l'indépendance personnelle la plus intime, celle du jugement et de la conscience. Le cévenol est l'homme du non-conformisme, de la résistance au pouvoir abusif, du maquis, ce "désert", refuge de la liberté, comme on disait après la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV (1685). Sur quelques feuilles jaunies, datant sans doute des alentours de 1920, j'ai encore un poème de Roger Bastide écrit de sa main, intitulé "La montée au Désert". Je crois utile d'en donner ici quelques lignes du début et de la fin.

"Je veux monter au Désert de nos pères afin d'y dresser pieusement la guirlande de nos louanges à jamais."

"J'ai laissé la ville grise dormir dans la grande chaleur triste des midis et je suis venu, seul, parmi les vignes. Les vignes sont pleines de raisins doux, de chansons et de belles filles capiteuses. Le sol brûlait; l'ivresse montait des lourdes grappes écrasées. Les enfants avaient la chair nue et dorée et les filles s'arrêtaient, parfois, hésitantes, avec des désirs de baisers à leurs lèvres. Mais j'abandonnais la plaine au triomphe de Dionysos et montais au désert de mes pères. . ."

Le poème se termine sur ces lignes:

"Oh, pauvres corps martyrs, défunts des temps passés,
 Dans le jardin sévère et doux où vous dormez
 Parmi l'odeur des thyms, des fenouils et des menthes,
 De ma faucille d'or j'ai coupé, hiérophante,
 Une rose trop lourde et trois fruits de cyprès
 Dont j'ai serti l'ardeur en ce Cahier d'orgueil
 Afin que l'ayant lu de l'aube au crépuscule
 Le lecteur étonné, se retrouvant tout seul
 Ressente dans sa chair un long cri d'amertume;"

En marge des sortilèges du "Midi" et des prestiges du "Désert", d'autres affinités nous rapprochaient. Ma famille était originaire de Sauve, celle de Roger Bastide, d'Anduze, deux petites villes du Gard. Mon arrière grand-père, maître d'école improvisé, "montrait" le rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul aux alentours de 1830. Le père de Roger Bastide était instituteur.

Nous sommes restés six mois à Strasbourg en compagnie de camarades d'âges et de grades militaires différents. Certains avaient à leur actif plusieurs années de guerre.

Roger Bastide, d'un an plus âgé que moi, était monté au front. Nous étions tous deux simples soldats. Dans le Centre d'Etude auquel nous appartenions, la condition d'étudiant avait aboli toute prérogative hiérarchique. Plusieurs de nos camarades, avant leur incorporation militaire, avaient déjà suivi une préparation intense au concours de l'Ecole Normale Supérieure. Les échanges intellectuels

étaient riches et fructueux. Le 14 juillet 1919 Strasbourg fêta son premier feu d'artifice de retour à la Mère-Patrie dans un enthousiasme indescriptible. Tout au long de la journée, les étudiants-soldats entraînés par la liesse populaire dans le moindre souci d'ordonnante militaire ont trouvé le meilleur accueil au milieu des coiffes alsaciennes aux larges noeuds noirs piqués de cocardes tricolores. Les charmes de Strasbourg à l'heure de la victoire ne disposaient pas toujours aux efforts nécessaires à la préparation du concours. Il ne fut favorable ni à Roger Bastide ni à moi-même. Cependant mon ami, mieux classé que moi, obtint une "bourse de licence" pour Bordeaux. C'était à l'époque les seules bourses possibles pour le petit contingent de ceux qui figuraient sur la liste des candidats immédiatement après le dernier des admis.

Nos uniformes nous rappelaient que nous étions encore soldats. Renvoyés à "nos foyers" pour une longue permission, nous reprîmes progressivement la vie civile et le chemin des études, Roger Bastide à Bordeaux et moi-même à la Sorbonne avec le souci de gagner ma vie pour pouvoir continuer mes études, sans bourse ni cité universitaire. Durant ces années de séparation Roger Bastide m'adressait souvent de longues lettres sur ses lectures, ses travaux, ses rencontres. Il me vantait les avantages de Bordeaux, de son théâtre, de ses cafés, de ses milieux littéraires et éventuellement, de l'Université. Bien qu'il se destinât à la philosophie son orientation et ses goûts étaient alors nettement littéraires et esthétique. Il souhaitait que je vienne le rejoindre.

En quittant Strasbourg nous avions convenu d'écrire ensemble, de nous faire part de nos ébauches, d'échanger nos critiques. Roger Bastide aimait A. Gide, M. Proust, Montherlant, J.P. Jouve, Francis Jammes dont les petits ânes candides et mystiques le ravissaient. Le temps nous a manqué pour mener à bien notre projet d'assistance littéraire mutuelle. Il en est resté quelques titres, des lambeaux de nouvelles. Nous prétendions tous deux à l'agrégation de philosophie. C'était une aventure dont on ne pouvait prévoir la durée, ni l'issue. Les programmes changeaient partiellement chaque année. Il était vain d'escompter un succès à court terme. Mieux informés et mieux préparés les élèves de l'Ecole Normale Supérieure bénéficiaient de circonstances favorables. Roger Bastide décida de solliciter un poste d'enseignement relativement proche de Paris afin de pouvoir suivre les cours d'agrégation de la Sorbonne. Il venait de Clamecy à Paris le jeudi. Je le retrouvais avec joie. Nous nous donnions rendez-vous dans les cafés de Montparnasse, alors en pleine vogue. Au Dôme et à la Rotonde, Roger Bastide retrouvait l'ambiance qu'il aimait, celle des artistes, des poètes et des peintres, celle des premiers surréalistes entre 1922 et 1924. Sans avoir jamais donné dans le militantisme surréaliste, Roger Bastide avait clairement senti, dès ses premières ferveurs esthétiques, que la réalité est au-delà du réel et qu'il faut pour l'atteindre un certain refus ou, pour le moins, un ajournement de l'accessible immédiat, trop engagé dans l'urgence de l'action. Une brochure introuvable de Roger Bastide parue à Bordeaux en 1922 était intitulée *L'Hypocrisie Visuelle dans la poésie contemporaine*. Reprenant un mot d'A. Gide, l'auteur y soutenait que le poète feint de parler du réel alors qu'il s'attache à dévoiler la réalité. Cette idée, chère à Roger Bastide, se retrouve dans son *Anatomie d'André Gide*, un de ses derniers essais

paru en 1972 au chapitre II "L'oeil crevé". La perception de Roger Bastide allait toujours au-delà du réel, sans jamais le trahir ou l'oublier. Son sens de la poésie n'est pas étranger à son intelligence du mythe.

L'année 1925 nous sépara à nouveau. J'avais du à mon tour prendre un poste d'enseignement en province, proche de Lille, ville d'Université, afin d'y poursuivre la préparation à l'agrégation. Nous avons été reçus ensemble au concours en 1928, Roger Bastide et moi en même temps que Raymond Aron, V. Jankelevitch, E. Mounier, J. Lacroix. Contre toute attente, J.P. Sartre avait été éliminé à l'écrit, sans doute victime de son originalité. Il n'était pour nous à l'époque qu'un concurrent redoutable. Le jour de la proclamation des résultats du concours attendus avec anxiété on pu voir sur la liste affichée en Sorbonne, après le nom de R. Aron en tête de liste à quelque distance, ceux de Roger Bastide et P. Arbousse Bastide, jumelés pour la première fois et pour longtemps. La vie professionnelle nous sépara alors. Roger Bastide fut nommé à Cahors tandis que j'enseignais à La Rochelle. Nos contacts s'espacèrent sans se relâcher. Dans sa nouvelle résidence R. Bastide prenait une part active à la vie politique. Il fit partie pendant plusieurs années du Conseil Municipal de Cahors où il se maria. Il avait adhéré au parti socialiste. (S.F.I.O.) Il voyait dans l'action politique une occasion de rester en contact avec les problèmes concrets de la vie sociale. J'avais amorcé vers 1929, dans une petite revue assez confidentielle, mais ouverte et généreuse — *L'Amitié* — une enquête sur le sujet suivant formulé avec quelque impertinence "L'affligeant mystère des Assoupis". J'appelais "assoupis" les professeurs qui, après avoir été de brillants étudiants, se laissaient aller au bout de quelques années d'enseignement à transmettre un savoir mort, sans contact avec la vie, générateur de sommeil pour élèves comme pour eux mêmes. Je demandais à mes collègues de tous âges: "êtes-vous assoupis? connaissez-vous des assoupis? que peut-on faire pour ne pas succomber à l'assoupissement didactique? Roger Bastide alors à Valence avait répondu à l'enquête en insistant sur la vertu stimulante de l'action politique. Comment se protéger des "narcotiques" demandais-je, entendant par là "ce que risque d'engourdir l'esprit de ceux qui par profession on choisi d'enseigner, c'est à dire d'être des éveilleurs?" — Roger Bastide: S'occuper d'autres choses. Surtout, à, mon avis, de politique. J'ai remarqué que les professeurs qui font de la politique vieillissent moins vite. Cela, parce que ça les sort de leur milieu; puis, ça pose à leur esprit à chaque instant, toute une série de problèmes de tactique à résoudre. La politique (j'entends militante, et non doctrinale), contre l'habitude. . . L'enseignement, c'est la création des habitudes, puisque toute la vie universitaire s'inscrit autour d'un Emploi du Temps à suivre. Enseigner, c'est répéter-habitudes intellectuelles, à côté des habitudes motrices. . . Après la politique, la littérature, étant bien entendu que j'entends par là non pas le fait d'écrire, mais la stratégie littéraire (courir après les prix, se disputer avec ses confrères, manoeuvrer, etc), puis le monde (le demi-monde étant interdit) Fréquentation de milieux plus mêlés. Se rapprocher de la vie" Il faut avoir connu la morosité politique et sociale de l'entre-deux — guerres en France pour comprendre, chez certains jeunes universitaires d'alors, le besoin de participer à une action concrète et de rattacher à la vie quotidienne une culture vidée de toute implication sociale.

Après quelques années à La Rochelle et quelques mois à Besançon, je reçus du Dr. G. Dumas, professeur à la Sorbonne, la proposition de partir pour São Paulo en juin 1934. A mon premier retour en France en 1935 je rendis visite à mon ami Roger Bastide qui professait à Valence. Je lui parlais de notre merveilleuse aventure brésilienne, des perspectives d'action et de culture qui se présentaient à nous, du privilège de pouvoir participer à la naissance d'une université, à la mise en place d'un enseignement de sociologie dont le développement ne pouvait se concevoir qu'en liaison étroite avec une initiation aux problèmes sociaux, économiques et politiques du milieu. Roger Bastide, nettement orienté vers la sociologie, s'intéressait aux problèmes de la vie mystique, envisagés dans une perspective à la fois psychologique et sociale. Il n'était pas question à ce moment là pour lui de l'éventualité d'un enseignement au Brésil. Un ensemble de circonstances imprévisibles amenèrent G. Dumas à proposer à Roger Bastide en 1938 d'occuper la 2ème chaire de Sociologie à la jeune Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres de São Paulo. Cette chaire avait été créée dès 1935 à ma demande et avait été confiée à C. Levi-Strauss. Contrairement à toute vraisemblance, je ne fus pour rien dans l'initiative de G. Dumas. Elle fut pour moi une très heureuse surprise. Pour Roger Bastide allait commencer une ère nouvelle qui devait marquer profondément l'orientation de ses recherches et le développement de sa pensée. Sur le plan de notre amitié, les retrouvailles de 1938 pures de toute préméditation, nous ont permis de reprendre un dialogue momentanément interrompu, sans avoir jamais été suspendu.

Il ne saurait être question ici de marquer les étapes des recherches et des travaux de Roger Bastide au cours de sa période brésilienne. Aussi bien n'est-ce pas de son oeuvre qu'il m'a été demandé de témoigner, mais d'une relation d'amitié que j'eus le privilège d'avoir avec lui, des échanges dont cette amitié a été le lieu et l'occasion, et de l'intérêt que peut avoir, pour une meilleure connaissance de "l'homme" les thèmes dominants qui ont animés ces échanges.

Au moment où Roger Bastide est arrivé au Brésil, il s'intéressait particulièrement aux problèmes d'acculturation et aux conflits de culture. Son intérêt pour ces problèmes lui avait été probablement inspiré par le sentiment très vif qu'il avait de la spécificité du particularisme religieux cévenol dont il était profondément imprégné. Le prophétisme des "camisards", les effusions glossolaliques accompagnées de trances qui se manifestaient dans les assemblées du "Désert", avaient retenu ses recherches et nourri ses réflexions. Les conflits de culture d'expression religieuse entre d'infimes minorités agissantes et les émissaires du pouvoir socio-politique l'avaient vivement frappé. Il avait pu constater dans la survivance de certains comportements de défense et d'exclusion, la ténacité de la mémoire historique. Son petit livre paru chez A. Colin en 1931 marque son intérêt pour chercher une typologie des formes de la vie mystique.

Par ailleurs, sa prédilection pour l'étude des particularismes culturels avait sans doute trouvé une stimulation dans l'enseignement de la sociologie que dispensait Gaston Richard à l'Université de Bordeaux. Gaston Richard, collègue de

Durkheim à l'Université de Bordeaux, avait été un des premiers collaborateurs de l'*Année Sociologique*. Il s'était ensuite détaché de Durkheim qu'il n'avait cessé de combattre avec véhémence pour les excès de son "sociologisme", insuffisamment attentif, d'après lui, aux apports de l'individu et des groupements à la vie collective. — Sans avoir suivi personnellement l'enseignement de Gaston Richard, j'avais correspondu avec lui avant mon départ pour le Brésil. Il avait attiré mon attention sur la sociologie allemande, notamment sur les travaux de Toennies, de von Wiese et de Max Weber. La tendance de G. Richard se retrouvait dans la *Revue Internationale de Sociologie* fondée par R. Worms et sur laquelle s'était replié G. Richard après sa rupture avec Durkheim et l'*Année Sociologique*. Roger Bastide s'est longtemps intéressé à la *Revue Internationale de Sociologie* à laquelle il a collaboré. Les notions d'équilibre social, d'acculturation et des conflits de culture inspiré par l'anthropologie sociale américaine et conceptualisé par les travaux de von Wiese, étaient plus proches de la *Revue Internationale de Sociologie* que de l'*Année Sociologique*.

On conçoit que Roger Bastide ait trouvé au Brésil un champ d'observation et de travail exceptionnellement favorable à l'ouverture de ses préoccupations sociologiques.

La sociologie brésilienne aux alentours de 1935 fortement marquée par la systématisation durkheimienne, s'ouvrait cependant au culturalisme américain, au formalisme pluralisme allemand et à une certaine sociographie assez proche de la manière de Le Play, implicitement transmise par les méthodes d'investigation de la géographie humaine de Vidal de La Blanche et J. Bruhnes. Gilberto Freyre publiait alors ses premiers ouvrages dans une perspective de verticalité transculturelle, axée sur l'étude des mentalités à partir de documents de presse, des variétés de l'iconographie des correspondances et des journaux personnels. Emilio Willems travaillait déjà sur l'acculturation des allemands dans les Etats brésiliens du Sud. De nombreux travaux et recherches d'ordre sociologiques avaient été entrepris au Brésil, notamment dans les domaines de l'histoire culturelle, de l'anthropologie et de l'éthnographie. Je mentionne seulement les tendances les plus manifestes lors de l'arrivée de Roger Bastide au Brésil.

Nous avions lui et moi la responsabilité à l'Université d'un enseignement de sociologie. Il était nécessaire de nous distribuer les tâches et d'accorder nos programmes d'enseignement en liaison avec les vœux des fondateurs de la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres, avec la demande des étudiants et l'état de la recherche sociologique brésilienne. Notre amitié ne pouvait que favoriser l'indispensable échange d'idées théorique et pratique nécessaire à la mise en place, au moins provisoire, d'un enseignement sociologique de base, restant ouvert à l'étonnante stimulation d'un milieu en plein essor socio-culturel.

Plus particulièrement intéressé par l'importation, la diffusion et l'assimilation des idéologies politiques et philosophiques au Brésil et soucieux d'élargir les postulats de la systématisation durkheimienne par une dimension psychosociale, j'ai largement bénéficié, au cours de nos entretiens méthodologiques de l'ouverture

très informée de mon ami. Certes, j'en avais depuis longtemps connaissance, mais je ne l'avais jamais vue à l'oeuvre "sur le terrain". Roger Bastide eut le mérite de répondre immédiatement aux vœux des étudiants relatifs à la recherche concrète en donnant lui-même l'exemple d'investigations très variées. Sa curiosité active s'est rapidement étendue aux domaines les plus divers: les moeurs et coutumes, les comportements aberrants comme le suicide et la délinquance, les arts plastiques, la littérature brésilienne, si remarquablement décrits dans le fameux *Casa Grande e Senzala* de Gilberto Freyre, ne pouvait manquer de passionner Roger Bastide qui, par la suite en devint le traducteur et l'introducteur en France.

Je me suis souvent demandé d'où venait la vocation de Roger Bastide pour l'étude des problèmes afro-brésiliens. Dès son arrivée au Brésil il s'y est montré sensible. Entre lui et le noir du Brésil s'établit une véritable complicité. Il en parlait avec tendresse et le dialogue qu'il savait instaurer avec ses amis noirs s'attachait dans l'abandon d'une confiance réciproque. Il était d'emblée aimé parce qu'il était perçu sans détour, tel qu'il était dans une simplicité totale d'écoute et de compréhension. Au service religieux qui accompagnait ses obsèques dans le petit temple presbytérien devant un public très restreint d'amis et d'intimes un groupe de noirs, venus spontanément de Paris et munis d'instruments de musique africaine lui apportèrent, au début et à la fin du service religieux l'émouvant hommage d'un dernier adieu. Cette musique insolite et tribale, sans doute d'origine pafenne, était bien le langage du coeur qui, au-delà des distances raciales et liturgiques, retrouvait le plus court chemin qui va de l'homme à l'homme, celui de l'amitié, de la gratitude et de l'amour.

Bien que Roger Bastide s'imposât dans ses recherches la plus rigoureuse objectivité, il n'était pas de ceux qui se targuent de considérer les hommes qu'ils observent comme des êtres sans importance qui échappent, par l'effet d'un artifice méthodologique, au réseau des obligations élémentaires qui régissent toute relation humaine. L'enquête était toujours pour lui une participation, non pas seulement fonctionnelle, mais fondamentalement éthique. Au cours de ses recherches sur le candomblé, il lui est arrivé d'être initié à certains rites ésotériques. Il a toujours scrupuleusement respecté l'engagement du secret qu'il avait librement accepté de prendre. Si cet engagement comportait quelque interdiction alimentaire Roger Bastide se faisait un devoir de ne pas l'enfreindre par respect et fidélité envers ceux qui lui avaient fait confiance.

Cette réciprocité égalitaire dans les relations d'échange culturel était une règle d'or pour Roger Bastide. Nous en avons souvent parlé, non seulement en songeant à la pratique d'une certaine ethnologie excluant l'homme comme sujet sous prétexte de mieux l'atteindre comme objet, mais en envisageant toutes les formes d'action culturelle, y compris celle dans laquelle nous nous trouvions impliqués par notre fonction d'enseignants au Brésil. Nous étions tombés d'accord sur le fait qu'il ne peut y avoir d'action culturelle valable qu'au niveau d'un échange où chacun apporte et reçoit à la fois sans qu'il soit possible d'évaluer ce qu'il apporte et ce qu'il reçoit, le solde positif ne pouvant devenir manifeste qu'à longue échéance et après une prise de conscience réciproque faisant partie elle-même de la dynamique du processus d'échange.

Nul ne peut donner que dans la mesure où il est disposé à recevoir. Tout don implique un pouvoir qui dégénère vite en appropriation, s'il n'est pas compensé par une ouverture sans réserve aux apports direct ou indirects d'autrui. Ces aphorismes peut-être un peu simplistes, mais qui ont la valeur de faits et d'expériences ont été le thème de bien des conversations entre Roger Bastide et moi au cours des années que nous avons passées ensemble au Brésil. Nos propos, toujours inspirés de l'observation, voulaient cerner, au delà de l'analyse de l'action culturelle, une éthique de l'acculturation et, bien ambitieusement, une thérapeutique des conflits culturels pour une meilleure compréhension et maîtrise des équilibres sociaux.

L'expression "d'action culturelle" traduit mal la réalité visée à la fois plus large et très concrète. Il faut évidemment écarter toute analogie avec ce qu'on a appelé "l'action psychologique". Il s'agit d'un contact interpersonnel qui passe à travers les formes de la "culture" en s'interdisant d'en faire l'instrument d'une manipulation quelconque. Il faut rappeler que nous étions Roger Bastide et moi au Brésil pendant la guerre de 39-45 dans une période où les tensions étaient vives et les attentes incertaines et diverses. Les individus étaient perçus en fonction d'attitudes souvent tendancieusement interprétées. L'exercice de la "fonction culturelle" pouvait entraîner des incidences imprévues. Nos pensées ne pouvaient se détacher de la France meurtrie et au destin longtemps douteux. Nous étions extraordinairement soutenus par la sympathie vraiment fraternelle de nos amis brésiliens. Mais notre communication culturelle se trouvait soumise à des dimensions nouvelles qu'il fallait plus que jamais maintenir sur un plan d'échanges et de confiance réciproque... Pendant toute cette période, Roger Bastide est resté fidèle aux principes dont s'était spontanément inspiré son action culturelle, toute imprégnée de compréhension, de respect d'autrui et d'amitié.

Quelque 25 ans plus tard, au cours de la crise universitaire en France de 1968, nous avons eu l'occasion de revenir sur ces thèmes, Roger Bastide et moi, à propos de la contestation de l'autorité didactique et du conflit des générations. Nous avons l'impression de transposer sur la situation que nous étions en train de vivre certains thèmes de réflexion suggérés naguère par l'étonnant spectacle de la naissance d'une université dans un monde nouveau, notamment l'ambiguïté de la transmission culturelle qui doit satisfaire à l'attente de continuité et à l'exigence d'une invention didactique en étroite liaison avec une demande plus consciente de l'avenir que du passé. L'enseignant tire-t-il son autorité de sa compétence à actualiser le passé ou de sa capacité d'écoute face aux préfigurations de l'avenir? A quel niveau établir le dialogue avec les générations montantes? Comment l'entreprendre et le poursuivre sans imposer par un abus d'autorité soit des cadres vides et périmés, soit des modèles fictifs et contestables, arbitrairement projetés sur l'avenir?

Le perception des correspondances, au-delà des différences, sans pour autant les nier ou les estomper, est la condition de toute sympathie profonde. Chez le noir brésilien Roger Bastide avait découvert des dispositions qui allaient au-devant de ses propres tendances et, tout d'abord, une affectivité élémentaire pro-

che des entraînements du corps qui favorisait une ouverture à toutes les totalités symboliques et à tous les syncrétismes esthétiques et religieux. La richesse de ce pluralisme anthropologique le touchait d'autant plus qu'elle avait été souvent méconnue et humiliée. Il y pressentait tout à la fois la fécondité du contact humain primaire, le gage d'une créativité esthétique encore insoupçonnée et l'aptitude à l'accueil des états paroxytiques, tel que la "transe" où la "possession" reste partagée entre l'emprise et la maîtrise du sacré mythique.

Dès premiers échanges philosophiques avec Roger Bastide bien avant sa découverte du noir brésilien ou africain, j'avais été frappé par sa sympathie intellectuelle pour la notion de polythéisme, sentie comme une sorte de pluralisme sacré et par sa perméabilité à l'univers luciférien qui s'inséraient aisément dans un contexte d'attirance vers ce qu'on pourrai appeler la pluralité des extramondes, supra ou infra-terrestres. Il se plaisait à concilier ces extrapolations démonologiques, blanches ou noires, avec la lettre de textes chrétiens irrécusables où se trouvent indiscutablement affirmées l'existence du Prince des Ténèbres et des armées célestes et infernales, confrontées dans un combat sans merci, mais non sans issue. Jeux de l'esprit et de l'humour? Il y avait certainement plus. Les correspondances se découvrent à long terme au cours d'une vie. La ténacité de leur quête plonge ses racines au seuil même de l'existence et peut-être avant, dans l'univers des archétypes propre à chacun.

Tout homme a dans sa vie une expérience originelle fondamentale, une sollicitation existentielle qui ne cesse de l'interpeller avec une variété infinie de modulations accordées toutes au même timbre. Ses réponses jalonnent son chemin. Elles se succèdent par intermittences. Elles ne s'harmonisent pas toujours entre elles, mais finissent par se compléter.

Si je me demande, dans un esprit d'amicale piété, ce qu'on peut deviner de l'expérience fondamentale de Roger Bastide, de celle qui, peut-être à son insu, a nourri son coeur et sa pensée, je ne puis m'empêcher d'évoquer sa terre natale, celle de ses racines, de sa première enfance et de sa fidélité ancestrale, la terre où il repose. Il n'a jamais pu oublier qu'elle était jadis peuplée d'hommes simples, de paysans et de montagnards farouchement indépendants et un peu visionnaires qui furent saisis un jour par une fièvre de liberté: servir leur Dieu, sans intermédiaires, en adultes, à l'écoute de sa seule Parole et comme face à face, que ces hommes furent brisés par le Pouvoir, écrasés par le Conformisme et que leurs descendants gardent encore, dans leur conscience historique, la cicatrice de cette meurtrissure et la fierté de l'inutile révolte.

Les lignes qui suivent figurent dans le manuscrit du poème:

"La montée au Désert" mentionné plus haut.

Prière que je fis au Désert

“Ma prière que je fis au Désert”. . . je la fais dans un Désert où il y a bien peu de ronces et de chardons épineux; juste quelques uns dans un vase, sur la cheminée, à côté de fauteuils bien moelleux et d'un lit confortable qui m'attend. Oh! pardonnez-moi mon Désert. Je vous évoque cependant, mes Pères en la foi. Je ne sais si vous vous en souvenez, mais je suis venu vous voir, il y a bien longtemps déjà. On ne vous avait pas arrangé encore en Musée; vous n'aviez qu'un mas gris parmi d'autres mas. J'étais un petit gamin espiègle et irrévérencieux. J'ai mis un casque sur ma tête et une hallebarde à mon poing et me suis accroupi dans la cachette de Roland et j'y ai eu grand'peur car il y avait peut-être des scorpions. . . E puis, je suis revenu avec la guerre. Je voulais, avant de monter au front, chercher auprès de vous des raisons de combattre. Vous le savez bien, ce n'est que quand on est le plus obligé que l'on cherche des justifications dans une délibération volontaire. Je méditais auprès des reliques cévenoles et j'implorais en partant votre bénédiction sur l'adolescent douloureux. . . Oh, donnez-moi d'être simple. . . mais entendez-moi bien. Je ne vous demande pas d'aller au Paradis avec les ânes. . . ce serait beaucoup trop long. Non, donnez-moi la simplicité vraie et non celle qui est encore en habit de Dimanche; cette simplicité des bons paysans cévenols, qui n'analysait pas, mais qui, quand elle voyait de jolies choses, remerciait tout bonnement le bon Dieu d'avoir fait les choses jolies. Et vous aviez, après, de la joie au coeur pour tout un jour”.

Avant de “monter au front”, il était retourné à son “Désert”.

Roger Bastide a été saisi et marqué par le symbolisme de ce minuscule incident répressif, presque anecdotique, dans la sombre et interminable histoire des terrorismes idéologiques, des haines raciales, du refus des différences et des crimes du pouvoir. D'où sa grande sympathie pour l'homme qui n'est pas comme les autres et dont les richesses intellectuelles et affectives risquent d'être méconnues. Sa sympathie afro-brésilienne, pour être entière, n'eut pas besoin d'être partisane. Elle allait dans le sens de l'assimilation raciale brésilienne et rejoignait le grand dessein libéral d'une croissance d'éléments hétérogènes sans graves conflits ethniques. Ce n'était, certes pas, oublier les dangers et les contrastes. L'étude et le rappel des différences est l'indispensable préambule à toute solidarité soucieuse d'échapper au péril totalitaire.

Cette conviction était primordiale chez mon ami Roger Bastide. Il aidait chacun à travailler et à espérer. Il aimait le Brésil avec une ferveur égale à celle qui l'animait pour sa petite patrie. Il était la bonté même. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de personne.